

qu'elle pressent. C'est ainsi qu'elle célèbre le centenaire solennel des Vêpres siciliennes, et qu'elle vient d'augmenter son budget militaire de 200 millions, en déployant une grande activité dans ses ports.

Tel est l'état de l'Europe, avec tous les éléments combustibles qu'y ont amassés la rancune et l'ambition et qu'a savamment attisés la main du chancelier d'Allemagne. Qu'en sortira-t-il, et quel but peut viser l'homme fatal qui a machiné ce drame shakespearien ?

M. de Bismark, assure-t-on, convoiterait deux agrandissements de territoire : à l'Est, la plus grande partie de la Pologne russe, en poussant l'empire germanique jusqu'à la Vistule ; à l'ouest, le grand duché de Luxembourg, actuellement placé sous la souveraineté nominale de la Hollande, et qui commande notre frontière du nord-est, avec une citadelle considérée de tout temps comme une des positions les plus fortes de l'Europe.

Le Luxembourg ! Il faut lire le volume d'un intérêt si pressant et si triste que vient de lui consacrer un éminent diplomate, M. Rothan, pour se rendre bien compte de l'importance attachée depuis des siècles à sa possession. Dans aucun temps, la politique française ne l'a perdu de vue, et nos grands ministres ont toujours tenté de le rattacher à notre système défensif. Richelieu et Mazarin s'y employèrent de leur mieux, et le traité de Campo-Formio, en réalisant pour un jour ce rêve de notre vieille diplomatie, nous l'avait donné comme front d'attaque contre l'Allemagne.

De plus, ainsi cernée et isolée, la Hollande se verrait bientôt réduite à subir des conventions militaires, commerciales et maritimes qui seraient le commencement de son absorption.

Tel paraît être, dans son ensemble, le vaste plan de M. de Bismark et le double but pratique qu'il se propose.—L'heure de l'exécution est-elle proche ou bien n'assistons-nous encore qu'à des préliminaires ? C'est là le secret du joueur terrible de qui tout dépend et qui porte bien réellement, dans les plis de son manteau, le repos ou le bouleversement du monde.

Pour pressentir la résolution définitive de M. de Bismark, il faut avant tout chercher son intérêt.

Si nous avons affaire à un homme d'imagination, à un rêveur épris de chimères, nos calculs pourraient se tromper sur ses visées. Mais nous avons devant nous un homme éminemment positif, qui ne se met pas en frais "pour une idée" et auquel il faut des résultats palpables.

Or, il a intérêt, après avoir battu l'Autriche et la France, à briser le troisième grand empire qui, restant debout, pourrait balancer un jour sa puissance.

Il a intérêt à rectifier sa frontière polonaise, faible et délicate, en s'incorporant un territoire destiné à lui servir de puissante barrière contre le débordement slave.

Il a intérêt à s'annexer le Luxembourg, convoité depuis soixante ans, et à faire entrer la Hollande dans son orbite.

Il a intérêt à profiter de l'isolement actuel de la France, brouillée avec l'Italie pour l'affaire de Tunis, en froidure avec l'Angleterre par la rupture du traité de commerce, et disloquée dans tous ses services.

Voilà l'intérêt, et peut-être parle-t-il assez haut pour justifier de justes alarmes.

On disait hier à un diplomate éminent dans un salon : —Sommes-nous vraiment à la veille de quelque grande secousse ?

—Je n'ose pas dire à la veille, répondit le diplomate, mais à l'avant-veille."

CHOSSES ET AUTRES

Il y a quelques années, quelques actrices fondaient à Paris un club qui prenait le nom de *Club des Rieuses*, et dont un des statuts décretaient l'exclusion complète des hommes. L'institution a marché pendant quelque temps en restant fidèle à cette règle, mais les Rieuses ont fini par s'ennuyer ensemble et ne plus rire. Force leur a été de revenir sur cette décision, et elles ont fêté le changement en invitant leurs amis du sexe laid à un grand dîner, où les rôles ordinaires de la société ont été changés. C'étaient les dames qui faisaient les honneurs de la fête.

Nos lecteurs savent déjà que M. Sulte a entrepris de publier l'*Histoire des Canadiens-Français*, et nous sommes heureux d'annoncer que la première livraison de son ouvrage est prête. Nous l'avons sous les yeux et, si celles qui doivent suivre répondent à un si beau commencement, les souscripteurs ne seront pas déçus dans leur attente. L'exécution typographique de l'ouvrage est excellente ; le papier est un des meilleurs. Le format de l'ouvrage est l'in-quarto. Nous attendons que ce travail soit complet pour l'apprécier.

Il paraît que les sociétés de tempérance n'ont pas tout le succès qu'on en attendait. La consommation des boissons, loin de diminuer, augmente. Le *Times* publiait, il y a quelques jours, les lamentations d'un des apôtres de la tempérance de Hoyle, qui écrivait à ce journal que la Grande-Bretagne a dépensé, en 1881,

pour 127 millions de louis en *drinks* de tous genres, contre 122 millions l'année précédente. Ce résultat n'est guère encourageant. Or les apôtres ne sont pas bien convaincants ou les buveurs de la Grande-Bretagne sont très endurcis.

MM. Erckman-Chatrion viennent de faire jouer à la comédie française un drame intitulé *les Deux Frères*, rempli, dit la critique, d'effets dramatiques des plus puissants. Le grand ressort de la pièce est la haine de l'un des frères pour l'autre, dont triomphe l'amour d'une jeune fille. La pièce rappelle le *Roméo et Juliette* de Shakespeare, mais un Roméo et une Juliette bourgeois.

Un duel au pistolet a eu lieu dernièrement entre M. Périvier, du *Figaro*, et un M. Cornély, aussi journaliste ; les deux adversaires ont échangé une balle sans résultat, excepté pour le parapluie de M. Cornély qui, s'étant trouvé placé un peu trop loin de son maître, a reçu le plomb meurtrier. Cet accident a excité l'hilarité de tout Paris. On croit cependant M. Cornély fort aise que le malheureux riflard ait été frappé à sa place.

Nous lisons dans un journal parisien le conseil qui suit ; nous le reproduisons à titre de curiosité, étant bien sûr que pas une des amies de *L'Opinion Publique* ne voudra le suivre :

Aux oisives :

Il faut fermer les mains le moins possible, le mouvement répété des articulations rendant les pointures plus apparentes et très dures. La comtesse de Soissons, qui avait de fort belles mains, prenait soin de les garder toujours ouvertes.

La main gauche est plus petite que la droite, il faut la faire valoir... quand on pose pour la main.

On n'est pas plus ridicule.

Un homme qui a du pain sur la planche, c'est M. Jay Gould, le grand joueur à la bourse de New-York. Un des jours de la semaine dernière, il invitait quelques amis à venir le voir à son bureau et là, séance tenante, il leur fit voir différents stocks de chemins de fer dont il est propriétaire : il n'en avait que pour 53 millions, le pauvre homme ! On prétend que cette petite exhibition n'était faite que pour jouer un tour de sa façon. Les intimes sont allés répandre le secret que M. Gould avait en sa possession les actions du Western Union, de Wabash, etc., pour un montant fabuleux, et la foule en a conclu que puisqu'un homme aussi fin y plaçait ses petites économies, ces stocks offraient un placement avantageux. Et les valeurs de M. Gould de monter et M. Gould de vendre probablement !

L'ORDRE DU SAINT-SÉPULCRE.—La semaine dernière, dans le salon de l'évêché de Montréal, et en présence de Sa Grandeur, M. le chevalier Huguet Latour a présenté, au nom de l'Excellentissime et Révérendissime seigneur Vincent Bracco, Patriarche latin de Jérusalem et Grand-Maitre de l'Ordre Sacré et Militaire du Saint-Sépulcre, le diplôme de cet Ordre, aussi ancien qu'illustre, aux messieurs suivants :

M. Urgel-Eugène Archambault, officier d'Académie, principal de l'Académie commerciale catholique et de l'Ecole polytechnique de Montréal.

M. Edward Murphy, négociant.

M. Ernest Smith, greffier-adjoint de l'Assemblée législative.

L'origine de l'ordre du Saint-Sépulcre se perd dans la nuit des temps. Son institution, toutefois, se trouve dès le 15^e siècle sanctionnée par les Souverains Pontifes et réglée par les statuts opportuns. Il est conféré par le Patriarche de Jérusalem, au nom et par l'autorité du Saint Siège.

Parmi les réclamations qui sont maintenant faites au Congrès, il y en a une qui est tout à fait romanesque, c'est celle des descendants de Nicolas et Marc Antoine Fouquet. Ils vinrent avec Lafayette en 1776, comme fabricant de poudre, et devinrent les fournisseurs des "rebelles" patriotes.

Marc, le fils, devint amoureux de miss Lydia Giddings, d'Exeter, New-Hampshire, et ils se marièrent en 1780.

A la fin de leur service, le père et le fils présentèrent un compte au Congrès Continental, de \$34,550. Le compte fut vérifié et accepté, mais pas payé.

Le vieux père retourna en France pour y mourir. Le fils et son épouse allèrent s'établir à Tobago, où ils laissèrent après leur mort deux filles dont l'une ne laissa pas d'héritiers ; l'autre se maria et laissa cinq enfants qui, dernièrement, firent la découverte du compte de leurs ancêtres. Ils demandent au Congrès actuel d'y faire justice.

Depuis 100 ans, si le Congrès alloue la demande—et il devrait le faire—ce compte se monterait, à intérêt simple de six par cent, à la belle somme de \$207,354

C'est une bonne tuile à recevoir.—(*Courrier de l'Illinois.*)

Mme de X... voit entrer, l'autre matin, chez elle, sa camériste éplorée :

—Ah ! madame... si vous saviez ! Un si beau garçon... mon fiancé... Jean, le valet de chambre de M. le comte...

—Eh bien ?

—Il est mort hier, madame... Et je vous demande la permission de m'absenter demain matin, pour aller à son enterrement... Ah ! que je suis malheureuse !

Devant une douleur si navrante, Mme de X... accorde naturellement le congé demandé.

Le lendemain, à midi, sa camériste se présente, tout de noir habillée !

—Eh bien, ma pauvre fille, demande Mme de X... tout s'est-il bien passé ?

—Très bien, madame ! Ah... à propos... je dois prévenir madame que je vais me marier !

—Comment... mais, ce matin même, ne venez-vous pas... ?

—Justement, madame. A l'enterrement de ce pauvre Jean, j'ai fait la connaissance de son frère... un beau garçon aussi... En revenant, nous sommes allés faire une promenade ensemble... Et alors, madame, nous nous épousons tout de suite.

Un bon religieux, orateur des plus médiocres, prêchait le Carême dans un village de la Champagne.

Ses auditeurs s'étant mis à rire plusieurs fois :

—Vous riez, parce que je prêche mal ? leur dit-il. Mais riez de moi, c'est riez de vous-mêmes, car je vous prie de croire que, si j'étais plus éloquent, on ne m'aurait pas envoyé prêcher ici !

On annonce à un financier, que les derniers événements ont mis à sec, qu'un de ses amis est devenu fou.

—Voyons !... fait-on pour le consoler, il est plus à plaindre que vous !

—Oh ! non... c'est un veinard, il n'a perdu que la tête !

La vicomtesse de Gammelac à son mari :

—J'ai invité trente personnes à dîner.

—Encore du tracas !

—Oh ! ne vous occupez de rien ; ma mère se mettra en quatre.

—Merci ! Quatre belles-mères ! J'en ai assez d'une.

—Connaissez-vous le docteur Z... ?

—Il vient de passer près de nous et vous ne l'avez pas salué.

—Comment ! c'était lui ?

—Parfaitement ; il a bien mauvaise mine.

—Ne m'en parlez pas, je le prends toujours pour un de ses malades.

Mme Cardinal a des scrupules !

Notre confrère X... lui proposait un rôle pour sa fille dans une pièce qu'il destine à l'Odéon.

—C'est facile à interpréter, disait X..., ma pièce est écrite en vers libres...

—Monsieur ! répondit Mme Cardinal indignée, ma fille n'en est pas encore là !

L'Huile de St. Jacob guérit le Rhumatisme. Je me suis convaincu écrit un éditeur ; j'ai souffert d'une douleur aiguë à l'épaule, et l'automne dernier je ne pouvais me rendre au bureau. Dernièrement je ressentis une douleur plus forte encore, et j'essayai l'Huile de St. Jacob comme dernière ressource. Je dois le dire avec franchise : cette Huile possède des qualités curatives merveilleuses ; après quelques applications, les douleurs avaient disparues. Après un pareil résultat, je ne saurais trop proclamer l'efficacité de l'Huile de St. Jacob.—G. A. Heilman, éditeur, *Republican*, Pittsburg Pan.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirup Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. *Les Trochisques de Brown* pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulagent l'irritation, guérissent l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis 30 ans que ces *Trochisques* sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.